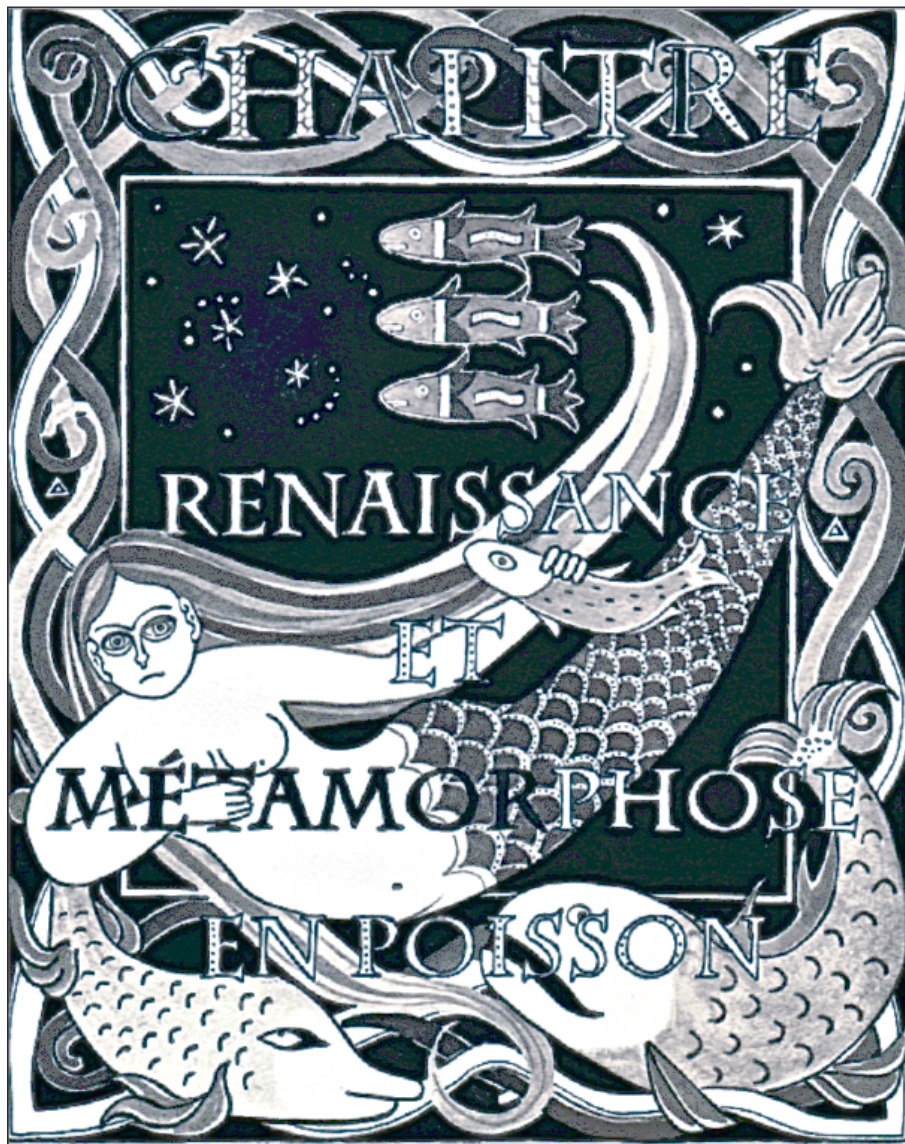


CHAPITRE III

RENAISSANCE  
ET  
MÉTAMORPHOSE  
EN POISSON





### *La Princesse à l'odeur de Poisson.*

Mahābhārata – Inde (III<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. - III<sup>ème</sup> siècle après J.-C.).

*Histoire mystérieuse de la conception virginale de Vyāsa, où comment celle qui fut sa mère répandit autour d'elle son odeur parfumée.*

Vyāsa est une figure centrale de l'hindouisme. Il est considéré comme l'un des huit Chiranjeevin ("ayant longtemps vécu" ou immortels) et nombre de traditions voient en lui un avatar de Vishnou. Le Mahābhārata nous apprend qu'il est le fils de Satyawati, née des entrailles d'un poisson, et du sage errant Parashara. L'enfant devint adulte aussitôt après sa naissance, et adoptant une vie d'ascète, il devint rapidement l'un des plus grands rishis. Son nom signifie le "compilateur" car on lui attribue la rédaction des principaux textes de l'Inde brahmanique : Védas, Purānas, et grandes épopées (Mahābhārata et Rāmāyana).

Un jour, le fantôme d'un Vasu\* apparut aux yeux du roi Uparichara-Vasu, le meilleur et le plus sage des monarques, lui demandant d'aller massacrer quelques cerfs pour la Sraddha (rite funéraire) de son père. Et le roi, qui pensait que le souhait du fantôme ne devait pas être ignoré, partit à la chasse.

Mais son esprit était occupé de la seule Girika, son épouse, qui était douée d'une beauté si grande qu'elle était semblable à Sri\*\* elle-même. Et comme c'était le printemps, le bois dans lequel le roi s'était engagé était splendide, semblable au jardin du roi des Gandharvas\*\*\*.

Il pouvait voir en abondance des arbres resplendissants de fleurs odorantes et de fruits sucrés.

Et toute la forêt était envoûtée par les douces notes du rossignol qui faisaient écho au bourdonnement des abeilles devenues folles. Et le roi fut parcouru par un désir furieux, quoique son épouse fût lointaine. Tourmenté par sa lascivité, il errait, çà et là, dans la forêt, quand il vit un arbre superbe, un asoka sacré paré d'un dense feuillage et les branches recouvertes de fleurs.

Et le roi prit ses aises à l'ombre de cet arbre. Flatté par le parfum capiteux du printemps, par les odeurs suaves de fleurs épanouies, et excité aussi bien par la brise délicieuse, il ne pouvait détacher son esprit de la belle Girika.

Et voyant qu'un épervier rapide se tenait en repos tout près de lui, familiarisé avec les vérités subtiles du Dharma (loi naturelle) et de l'Artha (sens de la vie), il se tourna vers lui et dit :

— Ô Ami, emporte cette graine à mon épouse Girika car sa saison est arrivée.

L'épervier emporta la semence du roi dans son bec et s'envola vers les hauteurs. Mais, soudain, il fut pris à partie par un second volatile de la même espèce. Pensant que le premier rapportait de la viande, l'autre se jeta sur lui.

Les deux oiseaux se combattirent l'un l'autre dans le ciel avec leurs becs. Alors qu'ils se battaient, la graine tomba dans les eaux de la rivière Yamuna. Et dans ces eaux habitait une Apsara\*\*\*\* de rang supérieur, connue sous le nom d'Adrika, qui avait été transformée en poisson par la malédiction d'un brahmane. Dès que la semence fut tombée à l'eau, Adrika s'approcha rapidement et l'avala. Quelque temps après, le poisson fut pris par des pêcheurs. Et c'était le dixième mois depuis que le poisson avait avalé la semence. De l'estomac de ce poisson sortirent un enfant mâle et une enfant de sexe féminin, tous deux de forme humaine. Les pêcheurs en furent très étonnés et, se frayant un chemin auprès du roi Uparichara-Vasu (car ils étaient ses sujets), ils lui racontèrent toute l'histoire : — Ô roi, deux êtres de forme humaine ont été trouvés dans le corps d'un poisson !

L'enfant de sexe masculin fut adopté par le roi et devint par la suite le vertueux et véridique monarque Matsya ("le poisson").

Après la naissance des jumeaux, l'Apsara fut affranchie de sa malédiction. Car l'illustre brahmane qui l'avait maudite lui avait promis qu'aussitôt qu'elle accoucherait de deux enfants de forme humaine, elle serait libérée de cette apparence. Selon cette parole, après avoir donné la vie, elle fut tuée par les pêcheurs et elle reprit la forme céleste qui était la sienne. Elle s'éleva sur le chemin parcouru par les siddha (saints), les rishis (sages immortels) et les Charana (demi-dieux).

La fille de l'Apsara fut confiée au chef des pêcheurs par le roi avec ces paroles : "Que ce soit ta fille" et elle fut connue sous le nom de Satyavati. Mais quoiqu'elle fût douée d'une grande beauté, et qu'elle possédât toutes les vertus, en dépit de ses sourires agréables elle dégageait une odeur de poisson à cause de son emploi de nautonnière. En effet, attachée au service de son père d'adoption, elle manœuvrait un bateau sur les eaux de la Yamuna.

Un jour, alors qu'elle accomplissait sa tâche quotidienne, Satyavati fut aperçue par le grand rishi Parashara, dans le cours de ses pérégrinations. Comme elle était douée d'une grande beauté et qu'elle figurait un objet de désir, même pour un anachorète, dès qu'il vit ses gracieux sourires, le grand sage désira la posséder. Et, Taureau parmi les muni (ascètes silencieux), il aborda la fille de Vasu, aux cuisses fuselées et douée d'une beauté céleste, en disant :

— Acceptez mes embrassements, Ô bienheureuse !

Satyavati répondit :

— Ô Saint, voici les rishis debout sur les deux rives de la rivière. Observés par eux, comment puis-je satisfaire votre souhait ?

Ainsi interpellé, l'ascète créa un brouillard (qui n'existait pas auparavant) qui les enveloppa d'obscurité. Et la jeune fille, voyant le brouillard qui avait été

créé par ce grand rishi, en fut très impressionnée. Et elle rougit de confusion en disant : — Ô saint, notez que je suis encore une jeune fille sous l'autorité de mon père. Ô homme sans péché, en acceptant votre embrassement, ma virginité sera souillée. Ô meilleur des brahmanes, ma virginité étant souillée, comment serais-je, Ô rishi, en mesure de retourner à la maison ? En effet, je ne serais plus en mesure de supporter la vie. Réfléchissant à tout cela, Ô illustre, faites ce qui doit être fait.

Le meilleur des rishis, satisfait de tout ce qu'il avait entendu, lui répondit : — Tu resteras vierge, même si tu accèdes à mon souhait. Et, Ô timide, Ô belle dame, sollicite le don que tu désires. Ô toi dont le sourire est beau, sache que mes grâces ne sont jamais vaines. Comme il s'adressait à elle ainsi, la jeune fille demanda la bénédiction que son corps puisse répandre un parfum agréable (au lieu de l'odeur de poisson dont elle était affligée). Et le rishi illustre lui octroya alors ce que son cœur souhaitait.

Ayant obtenu ce qu'elle désirait, elle en fut très heureuse, et sa saison vint immédiatement. Et elle s'offrit à l'étreinte de ce rishi merveilleux et fut désormais connue parmi les hommes par le nom de Gandhavati (celle au doux parfum). Et comme on pouvait respirer sa bonne odeur à la distance d'un yojana (environ 3 lieues), elle était connue également sous le nom de Yojanagandha (celle qui dispense son parfum à un yojana à la ronde). Et l'illustre Parashara, après cela, s'en est retourné vers sa retraite lointaine.

Et Satyavati, heureuse d'avoir obtenu cet excellent bienfait en conséquence duquel elle devint parfumée, sa virginité étant restée intacte, conçut un enfant le jour même, sur une île de la rivière Yamuna. L'enfant qu'elle mit au monde était un garçon déjà adulte et doué d'une prodigieuse volonté. Avec la bénédiction de sa mère, il se proposa de mener une vie d'ascète. Il la quitta en disant : — Quand l'occasion se présentera, et que tu voudras te souvenir de moi, je paraîtrai.

Et c'est ainsi que Vyāsa est né de Satyavati à travers les œuvres de Parashara. Et parce qu'il naquit sur une île, il fut appelé *Dwaipayana* (l'insulaire). Et Dwaipayana, le savant, considérant que la vertu était destinée à devenir boiteuse d'une patte à chaque yuga\*\*\*\*, que la longévité et la vigueur des hommes sont déterminées par le yuga, et mû par le désir d'obtenir la faveur du *Brahman* et des brahmanes, arrangea les Védas. Et pour cela, il fut appelé Vyāsa (l'arrangeur ou le compilateur).

\* Dans l'hindouisme, les Vasu sont des divinités auxiliaires d'Indra qui séjournent au paradis parmi les Trente-trois dieux. Au nombre de huit, ils représentent des aspects de la nature et des phénomènes géo-physiques.

\*\* Sri : Lakshmi, déesse de la Fortune.

\*\*\* musiciens célestes.

\*\*\*\* les Apsara sont des nymphes célestes d'une grande beauté. Elles symbolisent le plaisir charnel.

\*\*\*\* Un Yuga possède quatre "pattes" car il s'agit d'un âge, ou d'une ère, dans un cycle de quatre : le premier Yuga, nommé Satya, est un âge d'or, et le déclin se poursuit jusqu'à l'âge sombre de Kali.

### *Les pirates changés en Poissons.*

Les Métamorphoses - Ovide (43 av. J.-C. - 17 ap. J.-C.).

Traduction de G.T. Villenave.

*Sous le soleil de Naxos, l'irruption de la beauté sous les traits de l'enfant dieu Bacchus et le désir de crime qu'elle suscita. Puis la métamorphose en poissons des marins coupables.*

La renaissance à l'état de poisson est souvent liée à la notion de punition ou de châtement. Dans l'hymne homérique à Dionysos, dont s'inspire Ovide, des pirates enlèvent le jeune dieu ivre-mort et l'emportent sur un bateau pour en tirer rançon. Alors se produit un phénomène extraordinaire : le vent s'apaise, des guirlandes de vigne emplissent le bateau, les rames se transforment en serpents, le mât et les voiles se chargent de raisins qui ornent la tête du jeune dieu. Des bêtes sauvages apparaissent et se mettent à jouer \* à ses pieds. Les marins deviennent fous et se jettent par-dessus bord. Dans notre texte, au ton hallucinatoire, on les voit se transformer en poissons avant même de toucher les flots. Dionysos accostera ensuite à l'île de Naxos où il prendra soin d'Ariane, abandonnée par Thésée à son retour de Crète.

Mon nom est Acétés ; mon pays, la Méonie ; je suis né de parents obscurs ; mon père ne m'a laissé ni champs que retournent les taureaux infatigables, ni troupeaux chargés d'une riche toison. Il fut aussi pauvre que moi ; il s'occupait à tendre des pièges aux avides poissons, et à les prendre bondissants au fer dont il armait sa ligne. Son métier était toute sa fortune ; lorsqu'il me l'eut enseigné : — Héritier et successeur de mes travaux, dit-il, reçois toutes les richesses que je possède. Et en mourant il ne me laissa que les eaux pour héritage ; c'est ce que je puis appeler le seul bien de mes pères. Bientôt las de vivre, toujours retenu sur les mêmes rochers, j'appris à gouverner le timon, j'observai l'astre pluvieux de la chèvre Amalthée, les Pléiades, les Hyades, la Grande Ourse ; je connus les maisons des vents et les ports amis des matelots.

Un jour que je naviguais vers l'île de Délos, je fus forcé de relâcher à Naxos : la rame propice me conduisit au rivage ; j'y descends d'un pied léger, et je foule le sable humide qui le couvre. La nuit venait de replier ses voiles ; l'orient brillait des premières clartés de l'aurore : je me lève ; je commande aux marins d'apporter de l'eau vive ; je montre le chemin des fontaines ; et cependant, du haut d'un rocher, j'observe le ciel, et je recueille la promesse des vents ; je retourne au rivage, j'appelle mes compagnons :

— Me voici, s'écria le premier, Opheltès.

Il ramenait un jeune garçon d'une beauté ravissante, qu'il avait surpris dans un champ solitaire : cet enfant semble le suivre avec peine ; il chancelle

appesanti de sommeil et de vin.

J'observe l'éclat de sa figure, son air, son maintien ; je ne reconnais rien en lui qui soit d'un mortel ; je le sens, et m'écrie : — Compagnons ! Je ne sais quelle divinité se cache sous les traits de cet enfant ; mais, je n'en doute point, ses traits annoncent la présence d'un dieu. Ô toi, qui que tu sois, daigne nous protéger ; rends-nous la mer favorable, et pardonne à mes compagnons de t'avoir méconnu.

— Cesse de l'implorer pour nous, reprend Dycitis, de tous le plus agile pour monter à la cime des mâts et pour en redescendre ; Lybis, le blond Mélanthus, qui veille à la proue ; Alcimédon, Épopée, dont la voix excite les nautoniers et commande aux rames le mouvement et le repos, tous se déclarent contre mon avis ; tant est grand chez eux l'aveugle désir d'une injuste proie !

— Non, m'écriai-je alors, je ne souffrirai point que notre vaisseau soit souillé par un sacrilège ; et plus que vous tous ici, j'ai le droit de commander. Mais je résistais en vain : le plus emporté, le plus audacieux de cette troupe impie, Lycabas, banni de l'Étrurie pour un meurtre qu'il avait commis, me frappe à la gorge d'un poing ferme et nerveux ; et si je n'eusse été retenu par un câble propice, je serais tombé sans connaissance dans la mer.

La troupe mutinée applaudit à cette extrême violence. Mais enfin Bacchus — car c'était Bacchus lui-même — comme si les clameurs des matelots eussent interrompu son sommeil et dégagé ses sens de la vapeur du vin :

— Que faites-vous ? dit-il. Pourquoi ce tumulte et ces cris ? Comment me trouvé-je au milieu de vous ? Et dans quels lieux prétendez-vous me conduire ?

— Ne craignez rien, répond celui qui était à la proue : faites-nous connaître les bords où vous voulez descendre, nous vous y conduirons.

— Tournez, dit le dieu, vos voiles vers l'île de Naxos : c'est là qu'est ma demeure, et vous y trouverez un sol hospitalier.

Les traîtres jurent par la mer et ses divinités qu'ils vont obéir : ils m'ordonnent de déployer les voiles, et de cingler vers l'île de Naxos. Elle était à droite ; à droite je dirige le vaisseau : — Insensé ! s'écrie-t-on de toutes parts ; Acétès, quelle fureur t'aveugle ! tourne à gauche ! La plupart me font connaître leur dessein par des signes ; plusieurs me l'expliquent à l'oreille ; je frémis :

— Qu'un autre, m'écriai-je, prenne le gouvernail, je cesse de prêter mon ministère au crime et à ses artifices. Un murmure général s'élève contre moi :

— Crois-tu, dit Éthalion, qu'ici le salut de tous de toi seul va dépendre ? et soudain il vole au gouvernail, commande à ma place, s'éloigne de Naxos, et tient une autre route. Alors le dieu, comme s'il feignait d'ignorer leurs complots, du haut de la poupe regarde la mer, et affectant des pleurs : — Nochers, dit-il, où sont les rivages que vous m'aviez promis ? Où est la terre que je vous ai demandée ? Comment ai-je mérité ce traitement ? Est-ce donc pour vous une grande victoire si, dans la force de l'âge, réunis tous contre un seul, vous trompez un enfant !

Cependant je pleurais : l'impie nautonier riait de mes larmes, et la rame



fendait les flots à coups précipités. Thébains ! J'en atteste, Bacchus, et il n'est point de dieu plus puissant que Bacchus. Les faits que je vais raconter sont aussi vrais qu'ils sont peu vraisemblables.

Le vaisseau s'arrête au milieu des flots, comme s'il eût été à sec sur le rivage. Les matelots surpris continuent d'agiter leurs rames, toutes les voiles déployées. Inutiles efforts ! La vigne serpente sur l'aviron, l'embrasse de ses nœuds et le rend inutile ; ses grappes d'azur pendent aux voiles appesanties. Alors Bacchus se montre le front couronné de raisins : il agite un javelot que le pampre environne ; autour de lui couchés, simulacres terribles, paraissent des lynx, des tigres, et d'affreux léopards.

Soudain, frappés de vertige, ou saisis de terreur, les marins s'élancent dans les flots. Médon est le premier dont le corps resserre en arc, se recourbe, et noircit sous l'écaille : — Quel prodige te transforme en poisson ? lui criait Lycabas, et déjà la bouche de Lycabas ouverte s'élargissait sous de larges naseaux. Lybis veut de sa main agiter la rame qui résiste, et sa main se retirant, en nageoire est changée. Un autre veut de la vigne débarrasser les cordages, mais il n'a plus de bras, il tombe dans les flots, et les sillonne de sa queue en croissant terminée. On les voit tous dans la mer bondissant : de leurs naseaux l'eau jaillit élancée ; ils plongent dans l'élément liquide, reparaissent à sa surface, replongent encore, nagent en troupe, jouent ensemble, meuvent leurs corps agiles, aspirent l'onde et la rejettent dans les airs.

De vingt que nous étions, je restais seul, pâle, glacé, tremblant. Le dieu me rassure à peine par ces mots : — Cesse de craindre, et prends la route de Naxos. J'obéis ; et arrivé dans cette île, je m'empresse aux autels de Bacchus, et j'embrasse ses mystères sacrés.

\* voir : [planche XXIII](#)

### *Naissance de Sémiramis.*

Diodore de Sicile. Bibliothèque historique.

Traduction de l' Abbé Terrasson.

*Comment dire le récit effarant de l'avènement de Sémiramis ! Depuis l'abandon de sa mère transformée en poisson, jusqu'aux ailes des colombes qui l'ont nourrie et élevée... C'est à elles en tous cas qu'elle doit son nom.*

*Et peut être aussi sa beauté...*

**Reine de Babylone, dont on situe le règne au IX<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., Sémiramis promène avec elle une réputation sulfureuse : les auteurs anciens indiquent que, son premier mari ayant opportunément mit fin à ses jours, elle en profite pour épouser le roi Ninus, qu'elle fait promptement exécuter... Par la suite, afin de prévenir tout risque de se voir confisquer le pouvoir, elle fait pareillement disparaître ses innombrables amants. La légende veut qu'elle règne pendant plus de vingt-cinq ans avant d'être renversée par son fils Ninyas, qui la fait assassiner.**

Après l'exécution de ce grand dessein (la fondation de la ville de Ninive), Ninus s'arma de nouveau pour entrer dans la Bactriane où il épousa Sémiramis.

Comme c'est la plus illustre de toutes les femmes de l'Antiquité, il est à propos de dire avant toutes choses comment d'une fortune très basse elle parvint à un si haut degré de gloire. Il y a dans la Syrie une ville nommée Ascalon auprès de laquelle est un grand et profond lac abondant en poissons et un temple dédié à une déesse fameuse que les Syriens appellent Dercéto.

Elle a la tête et le visage d'une femme, mais tout le reste du corps est d'un poisson. Voici la cause qu'on allègue de cette forme. Les plus habiles de la nation disent que Vénus ayant été offensée par Dercéto lui inspira un amour violent pour un jeune sacrificateur fort bien fait. Dercéto ayant eu de lui une fille conçut une si grande honte de sa faiblesse qu'elle fit disparaître le jeune homme et ayant exposé l'enfant dans un lieu désert et plein de rochers, elle se jeta elle-même dans le lac, où son corps fut métamorphosé en poisson.

De là vient que les Syriens s'abstiennent encore aujourd'hui de cette nourriture et révèrent les poissons comme des dieux.

Cependant sa petite fille fut sauvée et nourrie miraculeusement par des colombes qui venaient en grand nombre faire leur nid au lieu où elle avait été exposée. Les unes s'assemblant sur elle la réchauffaient, pendant que les autres observant le moment où les pasteurs d'alentour laissaient en se retirant du lait dans des vases, en apportaient dans leur bec et le versaient dans la bouche de cet enfant.

Quand elle eut un an et qu'une nourriture plus solide lui devint nécessaire, les colombes eurent soin de lui apporter des morceaux de fromage. Les bergers, remarquant à leur retour leurs fromages becquetés et entamés, en cherchèrent et en suivirent la cause avec tant d'attention qu'ils découvrirent enfin la petite fille dont l'extrême beauté les frappa : aussitôt l'emportant dans leur village, ils la donnèrent à celui qui avait soin des troupeaux du roi et qui s'appelait Simma.

Celui-ci n'ayant point d'enfants éleva cette fille avec autant d'affection que si elle avait été la sienne et la nomma Sémiramis, nom qui dans la langue syriaque fait allusion aux colombes que ces peuples depuis ce temps ont regardées comme des divinités. Voilà à peu près l'histoire ou la fable de la naissance et de l'éducation de Sémiramis.

Quand elle fut en âge d'être mariée elle surpassait en beauté toutes ses compagnes : le roi envoya visiter alors ses troupeaux par un de ses favoris appelé Menonès, chef de son conseil et gouverneur de la Syrie. Celui-ci étant descendu chez Simma, fut saisi d'amour à l'aspect de Sémiramis : de sorte que l'ayant demandée en mariage à son hôte il l'épousa et l'ayant emmenée avec lui à la cour, il en eut deux enfants Hypatès et Hydaspes.

Au reste Sémiramis qui avait autant d'esprit et de sagesse que de beauté, se rendit maîtresse absolue de son époux qui ne faisant plus rien sans son avis réussissait en toutes choses.

***Le Poisson aux cent têtes.***

Récit de l'apparition sur terre du Tathāgata des Sākyā, par le moine chinois Pao-tch'eng (XV<sup>ème</sup> - XVI<sup>ème</sup> siècles).

Traduit par Léon Wieger s. j.

*Retrouvailles avec le passé. Où comment le poisson aux cent têtes porte les cent façons de s'être jadis mal conduit.*

**Un véritable disciple de Bouddha ne diffame pas autrui, mais cultive et encourage la parole respectueuse. Ce précepte traduit bien entendu la volonté de maintenir la concorde sociale et de favoriser la compréhension mutuelle. Mais, dans le bouddhisme, les préceptes ne sont pas moralisants, ils expriment l'éveil : les déclarations malveillantes en elles-mêmes sont des actes aliénants. Ne pas respecter les préceptes, c'est négliger d'observer l'ordre cosmique et, par voie de conséquence, engendrer un mauvais karma.**

Un jour que le Bouddha allait à Vaisālī, quand il arriva à la rivière Revatī, un pêcheur venait de prendre dans son filet un poisson énorme. Tous les pêcheurs qui se trouvaient à proximité n'arrivant pas à le tirer à la rive, durent appeler à l'aide les pâtres des environs. Quand le monstre eut été mis à sec, on constata qu'il avait cent têtes différentes ; une tête d'âne, une de cheval, une de chameau, une de tigre, de loup, de porc, de chien, de singe, de renard, etc.

Le Bouddha s'étant approché, lui demanda :

- N'es-tu pas Kapila ?
- Je suis Kapila, dit le poisson aux cent têtes.

Alors Ananda demanda au Bouddha de vouloir bien raconter l'histoire de cet être extraordinaire. Le Bouddha dit :

- Jadis un Brahmane eut un fils, qu'il appela Kapila, et qui devint, avec le temps, un jeune homme très intelligent, un jour sa mère lui demanda :
- Y a-t-il plus intelligent que toi ?
- Oui, dit-il...
- Qui cela ? demanda la mère...
- Les moines, dit le jeune homme...
- Alors, lui dit la mère, pourquoi ne vas-tu pas vivre avec les moines ?

Jugeant que sa mère avait raison, Kapila alla vivre avec des moines.

Mais il se trouva que, dans la communauté qui le reçut, certains étaient moins forts que lui en lettres. Quand, lors de la lecture commune, le moine qui lisait

se trompait, Kapila s'emportait et disait :

— Seul un animal peut lire ainsi ; tête d'âne, tête de chameau !

Après sa mort, le karma de ces invectives accumulées, le fit renaître monstre aquatique, avec toutes les têtes qu'il avait données à ses confrères en les injuriant.

Quand les pêcheurs et les pâtres présents eurent entendu cette histoire, ils demandèrent tous au Bouddha à quitter le monde, pour racheter leur mauvais karma. Le Bouddha les instruisit. Ils furent éclairés et reçus moines. Ananda et tous ceux qui avaient entendu l'histoire de Kapila, se dirent avec effroi :

— Comme il faut veiller sur sa conduite, sur ses paroles, sur ses pensées !

### *Le Poisson de bois.*

D'après *Le Voyage en Occident* (Xiyouji), roman chinois du XVI<sup>ème</sup> siècle.

*Où l'on apprend que, d'un pacte entre un poisson repentant et un moine errant, est né un instrument de percussion liturgique.*

Le poisson de bois, originaire de Chine, est une cloche, ou un tambour, utilisé dans les monastères bouddhistes et dont la forme rappelle le poisson. On le bat pour rassembler les fidèles, pour rythmer la récitation pendant les cérémonies ou bien sonner l'aube et le crépuscule. De nombreuses légendes rapportent l'origine de cet étrange objet, qui forme l'accessoire caractéristique de l'un des Huit Immortels (Zhang Guolao). Celle-ci raconte qu'un moine chinois, de retour des Indes, fabriqua cet instrument dans un accès de colère. Quoique le nom du héros soit pudiquement passé sous silence, il s'agit, sans erreur possible, du moine Xuanzang, dont les traits ont été fixés dans l'imagination populaire par *Le Voyage en Occident* (Xiyouji), célèbre roman chinois du XVI<sup>ème</sup> siècle. Cette œuvre à caractère fantastique, foisonnant d'épisodes hautement pittoresques, est inspirée des souvenirs de pérégrination bien réels de ce moine éminent de l'époque T'ang, grand voyageur, traducteur et mémorialiste, qui passa dix-sept années (de 628 à 645) en Inde et marqua de son influence toute l'évolution ultérieure du bouddhisme chinois. On goûtera l'humour de ce conte aimablement irrévérencieux à l'endroit de ce grand personnage, plus préoccupé par la recherche des "Sûtras" que par les soins que nécessiteraient son "poisson intérieur."

Un certain moine chinois qui cheminait vers les Indes afin de se procurer des écritures bouddhiques, vit sa route arrêtée par un fleuve qui avait débordé de son lit, inondant la campagne à perte de vue. Promenant autour de lui son regard désolé, le moine ne voyait apparaître ni pont, ni gué, ni passeur, quand soudain un énorme poisson sortit la tête hors de l'eau et proposa de lui faire traverser le fleuve.

Le poisson expliqua au moine qu'il cherchait à se faire pardonner pour un crime qu'il avait commis autrefois alors qu'il était un homme. Il demanda au moine, en échange de ce service, d'interroger pour lui les Bouddhas et les Immortels qu'il rencontrerait sur sa route, car il désirait connaître la meilleure façon de quitter sa misérable condition de poisson, et parvenir à son tour à l'état de Bouddha. Le moine accepta le marché avec empressement.

Il grimpa sur le dos de l'animal et parvenu de l'autre côté de l'eau, l'ayant remercié et assuré qu'il accomplirait sa mission avec fidélité, poursuivit pendant dix-sept ans son périple aux Indes.

Après mille aventures, s'étant enfin procuré les sùtras qui faisaient tout l'objet de son voyage, le moine s'en retourna en Chine, refaisant le chemin qui l'avait conduit en Inde en sens inverse. Ses pas ne tardèrent pas à le ramener au bord de la rivière, laquelle se trouvait à nouveau en pleine crue, ainsi qu'au premier jour. Alors qu'il se demandait, perplexe, par quel stratagème il allait bien pouvoir traverser l'énorme étendue d'eau qui s'étalait devant lui, contre toute attente, le poisson se présenta. Il demanda au moine s'il avait bien interrogé les sages éveillés et les Bouddhas à son sujet, ainsi qu'ils en avaient convenu ensemble.

À sa grande confusion, le moine se rendit compte qu'il avait complètement oublié sa promesse.

Pendant toutes ces années, il s'était consacré exclusivement à la recherche des écritures sacrées. Concentré sur cet unique but, il n'avait prêté son attention à rien d'autre. Comme il ne trouvait rien à dire, qu'il n'osait décevoir le poisson, ni proférer de mensonge, le moine ne répondit rien et demeura un long moment silencieux. Fou de rage, d'un puissant coup de queue, le poisson le renversa avec tant de force qu'il tomba à l'eau la tête la première. Un pêcheur qui passait par là réussit, avec toutes les peines du monde, à le sauver de la noyade mais les précieuses écritures, détrempées par l'eau du fleuve, furent définitivement perdues.

Le moine rentra chez lui, rempli d'amertume. Dix-sept années d'efforts pour rien ! Pour assouvir sa colère, il abattit un arbre et fabriqua une grande effigie en bois qui représentait le poisson. Quand le souvenir cuisant de sa mésaventure lui revenait à l'esprit, ivre de ressentiment, il frappait le poisson à grands coups de maillet, avec toute la violence dont il était capable.

À sa grande surprise, à chaque coup qu'il assénait au poisson de bois, ce dernier ouvrait la bouche et crachait un idéogramme.

Dès lors, à chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, le moine frappait joyeusement le poisson et reconstitua ainsi en quelques années les sùtras qui avaient été perdus dans l'inondation.

### *Guanyin des mers du Sud.*

Conte Chinois.

*Le fond de la mer est le lieu des échanges entre les morts et les vivants, puisque*

*les hommes sont issus de la mer et qu'après leur mort, ils retournent y vivre éternellement.*

Guanyin est le nom chinois du Bodhisattva Avalokitésvara, déité la plus populaire du bouddhisme du Grand Véhicule et qui apparaît ici sous sa forme féminine. Sa compassion, qui l'a fait comparer à la Vierge, s'étend à l'ensemble des créatures. Dans les provinces limitrophes de la mer, Guanyin est la patronne des poissons et des pêcheurs. En effet, la mer abrite cette région de félicité où se situe le "palais-dragon" : elle représente l'au-delà d'où vient l'esprit des ancêtres. Les forces primordiales y sont personnifiées et divinisées en dieux, déesses, esprits des mers et autres personnages composites, mi-humains, mi-animaux. Les géographies imaginaires des Six Dynasties localiseront le monde des morts sous le mont Fengdu, sur une île si lointaine que "même la trace de l'homme ne saurait y parvenir." Mais la mer est aussi créatrice du monde, source de vie, matrice originelle. C'est ainsi que la terre ferme apparaît dans cette légende populaire comme le lieu de la vie impermanente, éphémère, tandis que la mer est le pays de l'éternité.

On raconte qu'il y a bien longtemps, par temps clair, les navigateurs apercevaient parfois, à travers l'épaisseur des eaux, les palais sous-marins du Roi Dragon de la mer Orientale. On disait que les pavillons étaient faits d'or ou de jade ; et que les oiseaux et les crustacés insulaires étaient d'une blancheur immaculée. On racontait encore que, dans les jardins, poussaient des fleurs et des fruits rares. L'arbre des Merveilles, notamment, était réputé produire des fruits savoureux et qui rendaient immortel celui qui en mangeait.

Le roi des dragons qui habitait dans ce palais n'était autre qu'un descendant de l'Empereur céleste. Il y vivait avec Lung Nü, sa fille cadette, parmi les membres de sa cour poissonneuse. La jeune fille avait les yeux pétillants d'intelligence, et son père l'aimait tendrement. Un jour, il parvint à l'oreille de Lung Nü qu'une grande fête, surnommée la "fête des lanternes", se préparait sur la terre, où l'on pourrait admirer profusion de lanternes multicolores en forme de poissons, que les villageois avaient fabriqués pour les présenter spécialement à cette occasion.

La jeune fille exprima naïvement au roi son père son désir de se rendre à cette fête, mais ce dernier refusa tout net. Avec force signes de la tête, tout en frottant ses longues barbes, il lui dit sévèrement :

— Sur terre règnent le désordre et la confusion. Ce n'est pas la place d'une princesse !

En vain pleura-t-elle, supplia-t-elle ; le Roi Dragon demeurait inflexible.

Mais la jeune fille avait déjà pris sa décision. Elle se disait tout bas : — Puisque vous ne m'accordez pas votre autorisation, je m'en dispenserai !

C'est ainsi qu'à la deuxième veille de la nuit, elle sortit du Palais secrètement, prit les apparences d'une jolie fille de pêcheur, et gagna le village en fête. Courant en tous sens parmi les étalages des forains, les kiosques, les bateleurs et les orchestres mécaniques, Lung Nü ne se lassait pas du spectacle ensorcelant qui se jouait autour d'elle.

Il y avait tant d'animation et tant de lanternes rougeoyantes à voir ! Ses yeux allaient de l'une à l'autre, émerveillés par les poisson-scie, les limules, les poissons rouges et les poissons noirs, les poissons écailleux, les langoustes, les crabes, les coquillages et les conques marines... La foule entière trépigait comme une ronde d'enfants, et son tumulte montait jusqu'aux fenêtres ouvertes où s'entassaient des groupes qui battaient des mains et des pieds. La jeune fille allait et venait sans savoir où donner de la tête ; plus elle regardait, plus elle s'extasiait. Elle se laissait porter par la foule et arriva ainsi à un carrefour encore plus animé, où les lanternes s'empilaient les unes sur les autres formant des pyramides de poissons scintillants.

Longtemps la jeune fille resta à contempler, ravie de bonheur, les lanternes de ses rêves...

Mais voilà que, de la fenêtre d'une maison à étages, quelqu'un renversa malencontreusement le contenu d'une tasse de thé froid sur sa tête. La surprise passée, quel ne fut pas son désespoir ! Elle savait qu'au contact de l'eau, elle allait perdre son apparence humaine et recouvrer sa forme originelle ! Il lui fallait quitter ces lieux au plus vite : hors de l'eau un Dragon déchaîne le vent et la pluie. Et elle ne voulait à aucun prix se faire remarquer, ni gâcher la fête ; aussi s'efforça-t-elle de se frayer un chemin à travers la foule, et, saisie d'horreur, courut éperdument vers la mer avec toute la force dont elle était capable.

Mais à peine avait-elle posé le pied sur la plage, qu'elle s'affaissa lourdement, transformée en un énorme poisson. Elle gisait là, sur le rivage, prisonnière de sa nouvelle apparence. Se trouvant dans une détresse extrême, de toutes ses forces, elle se mit à invoquer les puissances de la Terre et du Ciel, les implorant de venir à son secours.

Comme la nuit tirait à sa fin, deux garçons pêcheurs, un gros et un petit, qui passaient par là, furent frappés d'étonnement à la vue de ce spectacle insolite : — Quel étrange poisson ! Comment se fait-il qu'il soit échoué ainsi sur le sable ? Ils n'osaient s'en approcher. Celui qui était le plus fort, mais point le plus courageux des deux, s'écria, de loin : — Jamais on n'a vu un tel poisson, c'est sans doute un mauvais présage ! Allons-nous en au plus vite !

Bien que chétif, son compagnon était plus téméraire et refusait d'abandonner sa trouvaille :

— Ça n'en est pas moins un poisson, déclara-t-il, et en le portant au marché,

on en tirera de l'or !

Un instant d'hésitation, le temps de se procurer une charrette, et les voilà tous deux emportant le poisson vers le village.

Or, cette nuit-là, Guanyin, la déesse de la grande compassion, qui reposait dans son bosquet de bambous célestes, avait tout vu de la mésaventure de Lung Nü et elle fut la première à entendre son cri ; elle prit en pitié la jeune fille et décida de lui porter secours. Shancaï, le jeune novice se tenait auprès d'elle. Guanyin l'appela et lui dit : — Vite, cours au marché du village, achète le plus grand poisson que tu trouveras et relâche-le dans la mer.

Shancaï se prosterna le front contre terre et demanda : — Mais, Ô Bodhisattva, où trouverai-je l'argent pour l'acheter ?

Guanyin dit en souriant : — Il te suffira d'en prendre dans le brûle-parfum. Shancaï s'inclina, courut vers l'autel, prit une poignée de cendres, et porté par une fleur de lotus, s'envola vers le village.

Entre-temps, sur le marché, les deux garçons étaient très entourés. Les gens s'extasiaient, admiratifs. De fait, le poisson miraculeux refusait obstinément de mourir, et il se tordait sur son étal, inlassablement. La foule des badauds grossissait toujours, et chacun se disait : — Si j'avais la chance d'acheter ce poisson, en le mangeant je deviendrais à coup sûr immortel ! On en demanda le prix, mais, compte tenu de sa grande taille, il était si élevé que personne n'était en mesure de payer aussi cher. Désespérée, la foule, prise de convoitise, s'agitait en lorgnant le poisson. Des vociférations s'élevèrent bientôt, et menaçaient de se transformer en disputes.

— Mes enfants, ce poisson est trop grand, dit enfin un vieillard à la barbe blanche. Vendez-le donc par morceaux !

Le vieil homme avait raison ; le pêcheur à l'allure chétive alla emprunter une hache chez le boucher et la tendit à son ami, plus vigoureux. Entouré comme il l'était par la foule, celui-ci n'avait plus peur de rien ; la hache levée, il allait porter le premier coup, lorsqu'un gamin se jeta à son cou et le supplia de sauver le poisson. Mais l'enfant s'attira l'hostilité de la foule et, en désespoir de cause, montrant le poisson du doigt, il s'écria : — Regardez, il pleure !

Le pêcheur suspendit son geste et s'approcha pour voir le poisson de plus près ; deux sillons de larmes scintillantes coulaient de ses yeux affolés ; épouvanté, il jeta la hache à terre et s'enfuit en courant. Le freluquet, quant à lui, semblait bien décidé à ne pas perdre cet argent qu'il sentait déjà tinter dans sa poche. Il se saisit à son tour de la hache et allait l'abattre lui-même sur l'animal, lorsqu'il fut arrêté par l'arrivée soudaine de Shancaï.

Le jeune bonze criait, essoufflé : — Non, arrêtez ! Je l'achète tout entier !

La foule était très étonnée : — Comment se pourrait-il qu'un bonze achète du



poisson ? entendait-on murmurer. Le vieillard à la barbe blanche prit un air soupçonneux pour dire : — Un moine qui achète du poisson, c'est qu'il veut rompre l'abstinence et rentrer dans le monde ! Le feu monta au visage du novice, qui se pressa d'expliquer : — Je l'achète pour lui rendre sa liberté !

À ces mots, il sortit de son vêtement une poignée de pièces d'or, qu'il tendit au gringalet, lui ordonnant, à la stupéfaction générale, de ramener le poisson à la mer. Le petit pêcheur se réjouit intérieurement : “Voilà plus d'or que je n'en ai vu de ma vie ! ” pensait-il. “Je vais faire mine de ramener le poisson à la mer et, dès que nous serons tranquilles, c'est le bonze que je jetterai à l'eau ! Ensuite, je retournerai vendre le poisson au marché ! ” Il courut rechercher son ami qui buvait à la taverne, lui montra l'or et lui expliqua son plan. Puis ils hissèrent le poisson sur la charrette et se dirigèrent en direction de l'eau.

Mais, ô surprise, quand ils se présentèrent devant le rivage, Shancaï était accompagné d'une foule d'enfants qui ne les quittaient pas des yeux. Le novice ordonna aux pêcheurs de relâcher le poisson dans la mer. Comme ils ne pouvaient faire autrement, cernés qu'ils étaient par autant de petits témoins, en maugréant, ils s'exécutèrent. L'eau écumante forma un sillon et déjà le poisson nageait au loin. Un instant, il se retourna, fit un signe d'adieu, puis plongea dans les profondeurs. Le poisson se transforma alors instantanément en dragon et s'en retourna au plus vite vers le royaume de son père.

Le poisson disparu, il restait quand même les belles pièces d'or. Le freluquet les sortit de sa poche pour les montrer à son ami, mais, à leur grand étonnement, en ouvrant sa main, il n'y trouva que des cendres, vite emportées par le vent. Ils se retournèrent alors pour se saisir du bonze, mais en vain. Lui aussi s'était volatilisé.

Pendant ce temps, l'agitation régnait à la cour du Roi Dragon de la mer Orientale. Depuis la disparition de la princesse, le roi était si inquiet que ses barbes se hérissaient au moindre bruit ; la Tortue, son Premier ministre, allongeait son cou nerveusement ; le Général Crabe bavait à la seule idée des reprèsailles, et les crevettes, demoiselles d'honneur, tremblaient de peur à chaque révérence...

Enfin, au point du jour, la fille du roi rentra au Palais. Avec un soupir de soulagement, chacun retourna à sa besogne. Le Roi Dragon posa un regard sévère sur sa fille : — Comment as-tu osé violer les règlements du Palais et sortir en cachette ! Où es-tu allée ? Son père était fort en colère et la fillette préféra tout avouer : — Mon roi et cher père, ne vous fâchez pas, je suis allée admirer les lanternes en forme de poissons. Si Guanyin ne m'avait pas envoyé un jeune novice pour me secourir, je ne serais plus de ce monde !

À l'idée que le Bodhisattva allait rapporter toute cette histoire à l'Empereur céleste de Jade, le roi des dragons se mit à redouter une vive admonestation pour n'avoir su élever sa fille avec toute la fermeté requise. Emporté par la

colère, il chassa la petite hors du Palais, avec instruction formelle de plus jamais reparaître devant lui.

Celle-ci ne s'attendait pas à une punition si sévère. Qu'allait-elle faire, où irait-elle donc, exilée dans cette mer immense ? Éplorée, elle quitta le palais. Le lendemain, elle arriva en larmes à la mer des Fleurs de lotus. La déesse Guanyin, qui se trouvait dans son bosquet de bambous, entendit ses sanglots et reconnut la fille du Roi Dragon. Elle envoya Shancaï à sa rencontre. Celui-ci courut au-devant de la fillette, l'air malicieux :

- Petite sœur, ne me reconnais-tu ? Le petit moine, c'est moi !
- La fillette se hâta d'essuyer ses larmes et dit, le visage empourpré :
- Es-tu frère Shancaï ? Tu m'as sauvé la vie !
- Elle allait se prosterner, mais Shancaï la prit par la main et dit :
- Suis-moi ! Guanyin, qui t'attend, m'a envoyé t'accueillir.

La main dans la main, ils entrèrent dans le bosquet de bambous célestes. À la vue de la Déesse majestueusement assise sur son trône de fleurs de lotus, la jeune fille se prosterna le front contre terre. Le Bodhisattva, qui l'aimait bien, lui dit qu'elle pouvait demeurer avec eux, si elle le voulait, et partager avec frère Shancaï, la grotte “Bruits des marées.” Comme elle accepta avec joie, ils emménagèrent ensemble et c'est ainsi que ce lieu passa à la postérité sous le nom de “Grotte de Shancaï et de la fille Dragon.”

Depuis lors, Lung Nü vécut auprès de la Déesse Guanyin. Le roi des dragons, qui avait regretté sa colère, vint souvent la supplier de rentrer. Mais son cœur s'était désormais attaché au paysage du mont du Pèlerinage bouddhique, si bien qu'elle ne désirait plus retourner dans le palais sous la mer.

### *Le baptême de Tuan Mac Cairell.*

Légende celtique d'Irlande (VIII<sup>ème</sup> siècle)  
Re transcrite par James Stephens (1882-1950).

*Comment, porté par l'amour de l'Irlande, le roi saumon, fait d'ambre et d'or, s'en revint au pays. Puis comment, capturé, il mourut avant de ressusciter dans l'eau du baptême.*

**Tuan mac Cairell est l'Homme aux renaissances multiples : il représente la préservation du savoir de générations en générations. Selon le Lebor Gabála Érenn (Livre des Conquêtes d'Irlande – VIII<sup>ème</sup> siècle.), Tuan (“le silencieux ”) est le seul rescapé du cataclysme qui décima le peuple mythique des Partholoniens. Neveu de Partholon, leur chef, il débarqua en Irlande 312 ans après le Déluge, le jour de la fête de Beltaine (1er mai). Il devra sa longue survie à des réincarnations animales successives, pour finalement revenir à l'état humain et transmettre son savoir. Sous Partholon, c'est un homme durant cent ans ; puis à l'époque de Nemed, il est un cerf pendant trois cents ans ; il est ensuite sanglier (ou bouc) sous le règne de Senion ; rapace sous Beothach ; et sous la domination de Mile,**

**il prend la forme d'un saumon pour encore un siècle. C'est sous cette apparence qu'il est attrapé par le roi-pêcheur Cairell, qui l'offre à sa dame. Elle le mange et il renaît sous le nom de Tuan Mac Cairell. La confession qui suit est faite à saint Finian de Moville, qui le baptisera.**

Je devins le roi des saumons, et, avec mes multitudes, je parcourus les marées du monde. Les profondeurs vertes et pourpres se creusaient en dessous de moi, tandis qu'au-dessus s'étagaient les régions ensoleillées, vertes et or. Sous certaines latitudes j'évoluais à travers un monde tout ambré, étant moi-même fait d'ambre et d'or ; ailleurs, je brillais d'un éclat bleu translucide, courbé et étincelant comme un bijou vivant : et dans d'autres lieux encore, à travers les crépuscules d'ébène lacés d'argent, j'ai tourné et j'ai brillé, merveille de la mer.

J'ai vu passer devant moi les monstres de l'océan extrême, soulevant avec effort leurs énormes masses, et aussi des bêtes longues et souples, dentées jusqu'au bout de leurs queues ; et au-dessous, là où l'obscurité s'entasse sur les ténèbres, j'aperçus de vastes enchevêtrements livides, lovés et déroulés, qui expiraient aux pieds des bas escarpements de l'enfer, où même le saumon ne peut aller.

Je connus la mer. Je savais les grottes secrètes où l'océan rugit à l'oreille de l'océan ; les inondations glacées desquelles émerge le museau du saumon lorsqu'il jaillit telle une piqûre, et les courants d'eau tiède qui nous berçaient jusqu'au sommeil et nous transportaient sans effort. J'ai nagé sur les confins extérieurs du grand monde, où rien n'était sinon mer, ciel et saumons, où même le vent se taisait, et l'eau était claire, telle un rocher gris et propre.

Et puis, comme je me trouvais au loin, au milieu de la mer, je me souvins de l'Ulster, et en un instant, l'insupportable impatience d'être de retour me submergea. Je fis demi tour, et, jour et nuit, je nageais sans relâche, avec jubilation ; mais avec terreur aussi, car un chuchotement qui parcourait tout mon être se faisait entendre et me disait que je devais regagner l'Irlande ou bien mourir.

Je me dégageais furieusement de la mer pour rejoindre l'Ulster. Ah, comme cette fin de voyage fut difficile ! La douleur se faisait sentir dans chacun de mes os, la fatigue et la langueur se répandaient à travers chaque fibre et chaque muscle, alors que les vagues me retenaient de force, encore et encore ! Les eaux caressantes se pétrifiaient comme je tendais de toutes mes forces vers l'Ulster et je me sentais pris dans la roche. Bien épuisé étais-je !

J'aurais pu relâcher ma vigilance et être emporté ! J'aurais pu m'endormir et dériver avec le courant ; me laisser balancer sur les flots gris-verts qui s'en

retournaient au large, se soulevaient et culminaient à l'extrémité des eaux bleues.

Seul le cœur indomptable du saumon pouvait affronter cette traversée.

Le chant des rivières de l'Irlande en dévalant vers la mer me parvenait dans un dernier effort engourdi ; l'amour de l'Irlande me portait ; les dieux des rivières me foulèrent à travers les brisants blancs d'écume, de sorte que j'ai quitté la mer à long fin, et que je reposais à présent dans l'eau douce, dans le creux d'un vieux rocher, exténué, trois quarts mort, triomphant.

Et je fus à nouveau vigoureux et d'esprit joyeux, et j'explorais toutes les voies fluviales, tous les grands lacs d'Irlande, et ses rapides rivières brunes. Quelle délectation de se coucher sous un pouce d'eau à se dorer au soleil, ou sous une corniche ombragée pour observer les petites créatures qui filent à la vitesse de l'éclair sur la surface ondulante de l'eau. J'ai vu les libellules voler comme des fléchettes, avec un sang-froid et une vitesse qu'aucune chose ailée ne peut égaler ; j'ai vu le faucon planer dans les hauteurs, repérer sa proie avant de fondre sur elle ; il tombait comme une pierre qui tombe, mais ne put attraper le roi des saumons ; j'ai vu le chat aux yeux froids qui s'étend le long d'une branche au niveau de l'eau, avide d'accrocher et d'enlever les créatures de la rivière. Et j'ai vu les hommes.

Ils me virent aussi. Ils vinrent à me connaître et me rechercher. Ils m'attendaient près des chutes d'eau jusqu'à ce que je bondisse comme un éclair d'argent. Ils tendirent des filets pour me perdre ; ils cachèrent des pièges sous les feuilles et y dissimulèrent des lacets de la couleur de l'eau, de la couleur des herbes sauvages. Mais ce saumon-là avait un nez qui savait discerner entre une herbe folle et un lacet. Ils firent flotter de la viande au bout d'une ligne invisible, mais je connaissais l'hameçon ; ils me jetaient des lances à pêcher qu'ils récupéraient avec des cordes. Plus d'une blessure ai-je reçue des hommes, et combien de cicatrices douloureuses ...

Chaque bête me poursuivait dans les eaux et le long des rives : j'entendais l'aboiement de la loutre noire qui me chassait avec concupiscence, le cri du chat sauvage qui voulait me dévorer, le vol du faucon, et des oiseaux aux ailes abruptes, aux becs comme des pointes, qui fonçaient sur moi, et aussi les hommes qui rampaient au sol avec des filets de la largeur d'une rivière, de sorte que je n'avais plus de repos. Ma vie n'était que fuite incessante, blessure, angoisse vigilante et précautionneuse, et puis je fus pris.

Le pêcheur de Cairell, le roi de l'Ulster, m'attrapa dans ses filets. Ah, c'était un homme heureux quand il me vit ! Il a crié de joie quand il a vu le grand saumon dans son filet.

Je demeurais plongé dans l'eau tandis qu'il me hissait avec précaution. J'étais encore dans l'eau comme il m'a tiré sur la rive. Mais quand mon nez a effleuré l'air, il s'en détourna comme brûlé par le feu, et j'ai replongé de toutes mes

forces au fond de la nasse, tenant encore à l'eau, la chérissant, fou de terreur que je dusse quitter cette beauté. Mais le filet a tenu et je suis venu à la surface.

— Reste tranquille, roi de la rivière ! dit le pêcheur. Succombe à ton Destin.

J'étais dans l'air, et c'était comme si j'étais plongé dans le feu. L'air pesait sur moi comme une montagne de feu. Il battait mes écailles et les calcinaient. Il se précipitait au fond de ma gorge et m'incendiait de l'intérieur. Il me pesait et me pressait si fort, que j'ai senti que mes yeux allaient jaillir de leurs orbites, que ma tête allait se fendre, et que mon corps tout entier se gonflait et se dilatait pour éclater en mille morceaux.

La lumière l'aveuglait, la chaleur le tourmentait, l'air sec le fit ratatiner et haleter, et, comme il se trouvait couché sur l'herbe, le grand saumon tourna désespérément son nez une dernière fois vers la rivière, et il sauta et bondit plusieurs fois, tout écrasé qu'il était sous la montagne brûlante de l'air. Il pouvait s'élancer vers le haut, mais non en avant, et pourtant il bondissait encore et encore, car il pouvait apercevoir les vagues scintillantes et les eaux ruisselantes de la rivière.

— Demeure en paix, Ô Roi, dit le pêcheur. Sois en repos, mon bien-aimé. Abandonne le ruisseau. Oublie l'étang vaseux, le lit de sable où les ombres vertes dansent tristement, et l'inondation brune qui les accompagne de ses chants.

Et comme il me ramenait à son palais, il chanta une chanson de la rivière, une chanson du Destin, et une chanson à la gloire du Roi des Eaux.

Quand la Dame de Cairrell me vit, elle me désira. Je fus mis sur le feu et rôti, et elle me mangea, si bien que je fus dans sa matrice. Je me souviens encore de la chaleur et de l'obscurité ainsi que des mouvements et des bruits dont je ne pouvais rien deviner, et de ce que chacun lui dit dans la maison.

Et lorsque le temps fut venu, elle me donna naissance, et j'étais son fils et le fils de Cairrell, le roi. Je me souviens aussi du moment où la parole me vint, comme elle vient à tout homme, et je savais tout ce qui avait été fait en Irlande. Tout ce qui s'est passé, je m'en souviens, de l'instant que fus sur le gril jusqu'au moment où je suis né. Je n'ai rien oublié de ces choses.

— Et maintenant, déclara Finnian, tu vivras à nouveau, car je te baptise dans la famille du Dieu vivant.

Aucun homme ne sait s'il est mort en ces âges reculés quand Finnian était encore abbé de Moville, ou s'il habite toujours sa forteresse d'Ulster, observant et gardant souvenance de toutes choses pour la gloire de Dieu et l'honneur de l'Irlande.

### *Carpes telles qu'en un songe.*

D'après les Contes de la Pluie et de la lune - Ueda Akinari (1734-1809).

*Une renaissance en poisson qui tourne mal...*

Ueda Akinari a consacré huit ans de sa vie aux Contes de pluie et de lune, considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature japonaise. Le temps après la pluie, alors que la lune est encore cachée par la brume, est le moment propice aux manifestations surnaturelles. L'histoire qui suit nous permet de suivre l'itinéraire d'un moine peintre de carpes, qui se métamorphose par grâce divine en poisson, avant de se laisser attraper par un pêcheur. Elle se présente comme l'illustration japonaise de cette idée indienne exprimée dans la Bhagavad-Gîtâ (8,6) : "Quel que soit l'être dont on se souvient, lorsqu'à la fin on quitte son corps, toujours, ô fils de Kunti, c'est à lui qu'on va, transformé en cet être même." En Asie, les derniers moments de la vie sont des plus cruciaux et aussi importe-t-il alors de maintenir une pensée juste, car au moment de mourir, elle est tenue pour déterminante : une pensée malheureuse peut renvoyer le défunt dans le cycle des naissances et des morts, ou encore l'entraîner dans les royaumes inférieurs. Le Christ ne dira-t-il pas à son tour : "Là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur" (Lc 12, 34) ?

Il était une fois au Japon, un moine vénérable nommé Kôgi qui consacrait ses rares loisirs à peindre des poissons. Dès que ses responsabilités, qui étaient nombreuses, se faisaient moins pressantes, il s'éloignait discrètement du temple pour rejoindre le lac tout proche. Il empruntait alors un petit canot et, voguant parmi les pêcheurs, il avait pris pour habitude de racheter des poissons pour quelque menue monnaie, qu'il libérait aussitôt dans l'onde claire. Le spectacle des poissons s'égayant en liberté le réjouissait tant que sa peinture en était toute pénétrée. Suscitant l'admiration de son entourage, son pinceau habile faisait naître sur le papier des poissons versicolores plus vivants que nature, si bien qu'avec les années, la qualité de son travail gagna en réputation et que le vieux moine, dont les collectionneurs se disputaient à présent les œuvres, devint l'objet d'une certaine célébrité.

Cependant, comme il était malade depuis sept jours déjà et, de plus, fort avancé en âge, l'heure de sa mort semblait avoir sonné.

Un soir, en rentrant chez lui au monastère, Kôgi s'étendit sur sa couche, ferma les yeux et promptement expira.

En apprenant la nouvelle, sa famille, ses disciples accoururent et le pleurèrent. Cependant, comme il leur semblait que sa dépouille conservait un semblant de chaleur à l'endroit du cœur, ils décidèrent de remettre la mise en bière à plus tard, lorsque tout espoir de le revoir en vie aurait définitivement disparu. Trois jours durant, à tour de rôle, ils veillèrent son corps avec ferveur dans le silence et le recueillement.

Le troisième jour, Kôgi ouvrit tout grand les yeux, se redressa sur son lit et déclara :

— Me voici de retour parmi vous ! Quelle joie de vous retrouver tous, mes bons amis !

— Par le Ciel, comment est-ce possible ! s'exclamèrent-ils en l'accablant de questions. Où êtes-vous parti, maître Kôgi ? D'où venez-vous, qu'avez-vous appris ? Alors, dites-le nous bien vite !

— Je reviens d'un étrange voyage, répondit le moine. Cependant, avant de vous conter mon histoire, je vous prie d'aller quérir notre bon voisin Taira, le gouverneur de notre province. À l'heure qu'il est, vous le trouverez chez lui, installé près du lac devant un poisson magnifique, déjeunant et buvant du saké en compagnie de Jurô, son frère cadet, et de plusieurs de ses amis. À ces mots, un jeune homme bondit sur ses pieds et se précipita chez le noble Taira qu'il trouva entouré de la société que Kôgi avait décrite. Hors d'haleine il s'écria :

— Il s'est produit un miracle ! Le maître de la Loi est revenu à la vie ! Il vous demande ! Venez vite !

Lorsque Taira, accompagné de tout son train de maison, se présenta au chevet du moine ressuscité, ce dernier les accueillit avec effusion, les pria de s'asseoir et demanda :

— Noble Taira, n'avez-vous pas commandé hier un poisson à Bunshi le pêcheur ?

Taira avait tressailli.

— C'est pourtant vrai, maître Kôgi ! répondit-il. Par quel sortilège pouvez-vous savoir cela ?

— Ce matin n'étiez-vous pas absorbé dans une partie de jeu de go avec votre frère Jurô, quand Bunshi s'est présenté à votre porte avec, dans son panier, une carpe de trois pieds de long ? Vous vous êtes levé pour l'accueillir, vous avez échangé des compliments, bu du saké et vous avez plaisanté tous les trois un bon moment. Vous étiez tellement content d'admirer ce gros poisson si appétissant que vous lui avez même offert quantité de pêches pour le remercier. Et puis, pour finir, vous avez tiré la carpe du panier et l'avez tendue à votre cuistot en lui donnant pour instruction de la préparer crue pour l'heure du déjeuner. Jusqu'ici noble Taira, me suis-je trompé ?

Taira était interdit. Il regardait son frère Jûro et demeurait sans voix. Devant toute l'assistance médusée, hochant la tête, il fit signe que non, Kôgi ne s'était pas trompé ; tout était vrai jusque dans le moindre détail.

Alors le vieux moine reprit :

— Mes amis, vous m'avez cru mort pendant trois jours et moi je vivais l'aventure la plus étrange ! Ces temps derniers, tenaillé par la maladie, je me trouvais à bout de forces. Aussi un soir que je me sentais fiévreux, je me suis levé pour prendre l'air. Je me suis habillé, j'ai pris ma vieille canne et je suis sorti. Sans m'en apercevoir, j'avais laissé mon corps derrière moi et je ne m'étais même pas aperçu que j'étais mort. J'ai franchi les portes du monastère,

et ce fut comme si j'avais peu à peu oublié mon mal. Heureux comme un oiseau libéré de sa cage, je suis allé me promener au bord du lac. Voyant les eaux vertes et calmes miroitant sous la lune, l'envie absurde me prit de m'y baigner. Moi qui n'ai jamais aimé l'eau froide, j'ai plongé.

Je nageais avec tant d'allégresse et avec une aisance si merveilleuse que le caprice me vint d'être transformé en poisson de façon à explorer les profondeurs du lac. À peine cette idée — plus incongrue encore que la précédente — avait-elle traversé mon esprit que j'ai vu venir à moi, à vive allure, vêtu d'un faste éblouissant, un personnage chevauchant un dragon. Il me dit d'une grande et forte voix :

— En remerciement de tes bienfaits à l'endroit des poissons, au nom du roi des Eaux, j'ordonne qu'il soit fait selon ta volonté, Ô vénérable moine ! Puis il disparut dans un jaillissement de lumière. En un instant, j'avais été changé en poisson ! J'ai regardé mon corps et me suis vu entièrement recouvert d'écailles dorées. J'étais devenu une carpe ! Je me suis alors aventuré au fond du lac parmi les algues et les rochers puis je suis remonté à la surface et j'ai joué longuement avec les vagues scintillantes.

Soudain, j'eus très faim. À la recherche de nourriture, j'aperçus l'appât que Bunshi le pêcheur laissait flotter entre deux eaux et qui sentait bougrement bon. J'ai tenté de me raisonner :

— Kôgi ! Tu ne vas quand même pas manger une mouche ? Et, de plus, si Bunshi parvenait à te prendre, qu'advierait-il de toi ?

Tourmenté par mon estomac, je me suis approché de plus en plus près et, n'y tenant plus, j'entrepris, tant bien que mal, de grignoter la mouche, tout en prenant garde à l'hameçon. Je me disais : de toute façon, je connais Bunshi de longue date, il ne me ferait aucun mal... À ce moment, avec une brutalité extrême, je me suis senti arraché hors de l'eau. J'ai hurlé. Aucun son n'est sorti de ma bouche. Je suis tombé dans le panier et me suis débattu de toutes mes forces contre les parois d'osier. J'ai crié tant que j'ai pu :

— Bunshi ! Relâche-moi, je t'en supplie ! C'est moi, Kôgi le Moine !

Il ne m'a pas entendu et, ne se doutant de rien, il a continué de ramer tranquillement jusqu'à chez vous, noble Taira, fier de vous présenter le produit de sa pêche. C'est alors que je vous ai vu jouer au jeu de go avec Jûro, boire du saké avec Bunshi et plaisanter et rire avec lui. Et moi je continuais de crier : — M'avez-vous donc oublié ? Je suis Kogi, relâchez-moi ! Je veux retourner au temple ! Cependant, vous n'écoutez point et ne cessiez de battre des mains et de vous réjouir. Et puis le moment est venu quand vous m'avez attrapé par les ouïes, et d'un large geste, m'avez tendu à votre cuisinier ; il m'a déposé sur une planche et a levé au-dessus de ma tête un grand couteau étincelant. C'est au moment où il me tranchait la gorge que je me suis réveillé parmi vous, chers et précieux amis !

Les amis de Taira se regardèrent à nouveau, en proie à une forte émotion. Ils se rappelaient maintenant avoir vu le poisson remuer la bouche comme



pour articuler quelque chose, mais n'y avaient prêté aucune attention. "Cette histoire dont nous avons été les témoins est bien étrange", se disaient-ils. On envoya sur le champ un domestique recueillir ce qu'il restait du poisson cru et le jeter dans le lac.

À compter de ce jour, maître Kôgi retrouva la santé. Il reprit ses fonctions de moine et vécut ainsi paisiblement pendant des années quand il sentit un jour la mort s'approcher pour de bon. Alors, un beau matin, il embarqua toutes ses peintures sur un petit canot et, lorsqu'il eut ramé jusqu'au milieu du lac, il les dispersa tranquillement dans l'eau limpide. Sous son regard émerveillé, des poissons s'en échappèrent et se précipitèrent vers les profondeurs en frétilant. Voilà pourquoi les peintures de Kôgi n'ont pas été transmises à la postérité. Son disciple, un certain Narimitsu, hérita du talent merveilleux de Kôgi et, à l'époque, se fit un nom. Comme il avait peint un coq sur une cloison du palais de Kan-in, un coq vivant, voyant cette image, y donna un coup de patte, est-il noté dans un vieux récit.

### *La fille de la Truite.*

Mythe des Indiens Desana (Amazonie).

Retranscrit par Gérard Reichel-Dolmatoff (1912 - 1994).

*Une truite, surgie de la rivière pour l'amour d'un homme, s'unit à lui et lui donne une descendance mais, épouvantée par sa cruauté, elle retourne au fond de l'eau.*

**Bien des sociétés dites "primitives" n'ont jamais songé que les frontières de la conscience s'arrêtaient aux portes de l'espèce humaine. Les Indiens Desana d'Amazonie, vivant de la chasse et de la cueillette, dépendent pour leur subsistance d'une interaction constante et individualisée avec des plantes et des animaux. Ils donnent à tous les êtres des responsabilités d'ordre éthique et, notamment, interdiction est faite aux hommes de perturber l'équilibre général de ce système fragile qu'est la biosphère et de prélever des ressources sans les restituer immédiatement par divers types d'opérations rituelles. L'environnement est perçu comme fondamentalement indistinct de soi. Ce qui est enseigné en premier à l'homme, c'est que la créature doit vivre à l'unisson de la création, en harmonie avec elle.**

À cette époque il n'y avait que des hommes, les premiers hommes qui étaient venus avec Pamuri-maxsë dans le serpent-pirogue. Les animaux de la forêt et les poissons avaient déjà leurs femelles. Wai-maxsë, le maître des poissons, avait ses femmes, les Wai-nome et d'elles, il engendra une fille, Zai-Mango. La fille était une truite car les truites étaient et sont encore les principaux poissons des fleuves. Elles vivaient dans leurs malocas\*, au fond de l'eau. Une nuit, les hommes firent une fête et dansèrent. La fille de la truite (Borekoa-mango) vit la lumière, la lumière jaune du feu des hommes et elle sortit de l'eau. Elle s'approcha de la maloca et vit le Desana, dont elle tomba

amoureuse. L'homme lui offrit du miel ; elle le goûta et le trouva bon. C'est ainsi qu'elle resta sur terre avec lui.

Le premier Desana s'appelait Gaxki. Cela arriva au bord du rapide Wainabi, où se dressait la première maloca et on peut encore voir sur les rochers les marques des fesses de la femme, lorsqu'elle copula avec l'homme. De l'union du premier Desana et de la fille de la truite naquirent de nombreux enfants, des garçons et des filles ; de cette union sont issus et le premier clan des Desana et toute la tribu.

(Différents animaux acquirent leurs caractéristiques actuelles à cette époque. Certains, parce qu'ils furent témoins du coït : ainsi, l'oiseau cujubim qui a le cou rouge parce qu'il regarda le pénis de l'homme. D'autres, parce qu'ils léchèrent le sang de l'accouchement : ainsi, le mille-pattes, une grosse araignée noire, le scorpion et une grande fourmi noire. Enfin, la fille de la truite inventa les premières incantations pour le bain après l'accouchement.)

Quand son premier enfant fut né, la mère de la fille de la truite le porta à la rivière pour le laver. Alors les truites remontèrent le courant de partout et le reconnurent comme l'un des leurs. En voyant toutes ces truites dans la rivière, le père de l'enfant prit son arc et ses flèches et les tua. La fille de la truite n'en savait rien car elle était restée dans le chagra\*\*, mais quand elle fut de retour dans la maloca et qu'elle vit les truites mortes, toute sa famille, elle éclata en sanglots et les emporta jusqu'à la rivière pour les y jeter. Elle aussi les suivit et retourna dans sa grande maison au fond de l'eau.

\* Les malocas sont de grandes maisons communautaires habitées par diverses tribus amérindiennes.

\*\* Le chagra est un champ d'environ un hectare.

### *L'Origine du Poisson blanc.*

Mythe des Indiens d'Amérique du Nord.

Raconté par Henry R. Schoolcraft (1793 - 1864).

*Histoire de la femme infidèle et des tourments qu'elle causa. Où comment, avec l'aide d'un vieil oiseau, l'esprit mauvais se répandit en laitance, se régénéra et devint poisson.*

Cette histoire curieuse rappelle en termes imagés la problématique, partagée par toute l'Antiquité, relative à la nature de l'âme : est-elle simple ou composée d'éléments, une ou multiple, homogène ou hétérogène ? Dans le Phèdre de Platon, l'âme du défunt est comparée par Socrate à un attelage céleste : le cocher est la raison qui tient les rênes, et l'attelage est tiré par deux chevaux. Mais les deux chevaux sont de nature différente. L'un, blanc et noble, aspire au ciel. Obéissant, il représente le cœur. L'autre, noir et furieux, est attiré par la terre. Il représente la partie désirante de l'âme. À peine arrivés à hauteur du monde éternel, ils rechutent tous inévitablement dans le monde sensible. L'âme, conclut Platon, est donc en proie à une guerre intestine qui exige un gouvernement de soi : "Remporter sur soi-même la victoire est, de toutes les victoires, la principale et la plus

**excellente, tandis qu'être vaincu par soi-même est, de toutes les défaites, la plus honteuse et la plus néfaste. Voilà en effet ce que signifie l'existence, en chacun de nous individuellement, d'une guerre contre soi-même" (Platon, Lois, I, 626 e).**

Il y a bien longtemps dans une partie reculée des régions du Nord vivait un chasseur solitaire. Il avait une jolie femme et deux fils qui demeuraient chaque jour au logis tandis qu'il partait chasser des animaux pour leur subsistance. Le gibier était très abondant dans ce temps-là, et ses efforts furent bien récompensés. Les peaux d'animaux fournissaient leurs vêtements, et la chair, de la nourriture. Ils vivaient à bonne distance de toute autre habitation, et ne voyaient que rarement qui que ce fût. Les deux fils étaient trop jeunes pour suivre leur père à la chasse et ils passaient le plus clair de leur temps à jouer dans les environs.

Un jour, ils remarquèrent qu'un jeune homme se présentait à leur logement pendant l'absence de leur père, et que ces visites étaient fréquemment répétées. Enfin, le plus âgé des deux dit à sa mère: — Mère, qui est ce grand jeune homme qui vient si souvent ici pendant l'absence de notre père ? Veut-il le voir ? Dois-je lui faire part de son passage quand il reviendra ? — Maudit garnement, cria la mère avec humeur, occupe-toi donc de tes arcs et de tes flèches, et n'ayez pas peur, toi et ton petit frère, de vous aventurer un peu dans la forêt à la recherche d'oiseaux et d'écureuils. Il n'est pas viril d'être toujours à rôder autour de la maison. Jamais vous ne deviendrez des guerriers si vous racontez toutes les petites choses insignifiantes que vous voyez et entendez à votre père. Et surtout ne lui dites pas un mot à ce sujet !

Les garçons obéirent, mais à mesure qu'ils grandissaient, et qu'ils continuaient à constater les visites de ce mystérieux étranger, ils décidèrent d'en parler à nouveau à leur mère, et lui dirent qu'ils avaient l'intention d'informer leur père de tout ce qu'ils avaient observé, car ils voyaient souvent passer l'étranger à travers bois, qu'il ne marchait pas dans le chemin, et ne portait avec lui aucune nourriture. À cela, la mère se mit en colère.

— Je vous tuerai, dit-elle, si vous dites le moindre mot. Ils furent à nouveau intimidés et continuèrent à se taire. Mais la persistance de cette relation abusive, marquée, pour ainsi dire, par la furtivité, les conduisirent enfin à divulguer toute l'affaire à l'oreille paternelle. Le résultat fut tel qu'on pouvait l'anticiper.

Le père, convaincu de l'infidélité de son épouse, profita d'une occasion propice et, alors qu'elle se trouvait séparée des enfants, de manière à ménager leur sensibilité, d'un seul coup de sa lourde massue, il l'expédia dans l'autre monde. Il l'ensevelit d'abord sous les cendres de son foyer, puis démantela la lodge, et s'en fut, avec ses deux fils, tenir une position éloignée.

Mais le spectre de la femme hantait les deux enfants, qui avaient maintenant atteint l'âge de jeunes hommes. Son fantôme se manifesta un soir comme ils revenaient de la chasse. Ils en furent terrifiés dans leurs cauchemars, qu'ils lui attribuaient. Leur mère harcelait leur imagination partout où ils allaient, et la

vie était remplie de perpétuelles terreurs. Ils décidèrent, avec leur père, de quitter le pays, et commencèrent un grand voyage vers le sud. Après avoir marché plusieurs jours le long des rives du lac Supérieur, ils passèrent aux alentours d'un haut promontoire rocheux d'où le grand lac se déversait en un large fleuve, à un endroit appelé Pauwateeg.

Ils n'étaient pas plus tôt en vue de ces chutes, qu'ils virent le crâne de la morte roulant sur la plage. Ils étaient dans la crainte la plus vive, et ne savaient comment lui échapper. À ce moment, l'un d'eux vit une grue imposante assise sur un rocher au milieu des rapides.

Ils appelèrent l'oiseau :

— Grand-père ! Vois ! Nous sommes persécutés par un esprit. Viens nous faire traverser les chutes, afin que nous puissions lui échapper.

Cette grue était d'une taille extraordinaire et d'un âge très avancé. Lorsque les deux fils aperçurent pour la première fois le volatile, il se tenait prostré, dans un état de torpeur, au milieu des tourbillons les plus violents. Quand il entendit enfin qu'on s'adressait à lui, il étendit son cou avec précaution, et se soulevant à l'aide de ses ailes, s'éleva péniblement à leur secours. — Soyez prudents, déclara la grue, que vous ne touchiez pas la partie arrière de ma tête. Elle est douloureuse, et si vous deviez vous appuyer contre elle, je ne pourrais faire autrement que de vous précipiter dans les rapides. Ils furent, cependant, attentifs sur ce point, et atterrirent sains et saufs sur la rive sud de la rivière.

La grue reprit ensuite son poste au milieu du torrent. Mais le crâne lui cria à son tour :

— Viens, Grand-père ! Et me transportes moi aussi, car j'ai perdu mes enfants, et j'en suis très affligée ! L'oiseau vénérable vola à sa rescousse. Il répéta soigneusement l'injonction qu'elle ne devait en aucun cas toucher à la partie arrière de sa tête, qui avait été blessée et n'était point encore guérie. Le fantôme promit d'obéir, mais ressentit bientôt la curiosité de savoir à quel endroit la tête de sa monture avait été blessée et comment un oiseau aussi âgé avait pu survivre à une si violente commotion. Et alors qu'ils se trouvaient à mi-chemin au dessus des rapides, ne pouvant résister à la tentation, elle palpa discrètement la partie tuméfiée. Instantanément, la grue la jeta dans les eaux tumultueuses.

— Ici-bas, dit-elle, vous n'avez été d'aucune utilité lors de votre vie. Vous serez désormais transformée en quelque chose pour le bénéfice de votre peuple, et on vous appellera Addik Kum Maig.

Comme le crâne se morcelait peu à peu, ballotté entre les rochers, la matière cervicale qu'il contenait se répandit dans l'eau sous une forme ressemblant à de la laitance, et celle-ci se transforma soudain en une nouvelle espèce de poisson, très appréciée par la suite par les Indiens pour sa blancheur et sa saveur agréable. La famille de cet homme, en reconnaissance de sa délivrance, adopta la grue comme son totem, ou marque ancestrale, et la grue continue d'être le signe distinctif de la tribu à ce jour.